

Discours

PRONONCÉ PAR

M. Amin MAALOUF

Secrétaire perpétuel

Chaque année, aux alentours de cette date, Hélène Carrère d'Encausse prononçait ici son discours sur l'état de la langue française. Elle nous parlait du siècle de Voltaire, de notre confrère La Fontaine, de George Sand et de Louise Weiss, qui auraient dû être élues à l'Académie française, ou de Chateaubriand, qui avait été élu, mais n'avait pas été reçu. Nous l'écoutions, nous la regardions, avec admiration, et avec affection.

Quelquefois, nous l'appelions entre nous « la tsarine », ou « notre mère supérieure », mais cela n'arrivait pas souvent. D'ordinaire, nous l'appelions simplement Hélène. Nous aimions la mélodie de son prénom antique, et elle l'aimait aussi. C'est de l'enlèvement d'Hélène que naquit le premier chef-d'œuvre littéraire du monde occidental, l'*Iliade* d'Homère. C'est grâce à la légendaire beauté de la fille de Zeus, ou par sa faute, que l'Europe et l'Asie s'étaient rencontrées sous les murs de Troie, pour se séduire ou pour s'entretuer.

Il est vrai que la féminisation de certaines appellations suscitait chez notre Secrétaire perpétuel des réticences. On peut la critiquer, pour cela, mais on peut aussi la comprendre. Quand on songe à l'époque où sont entrées dans l'arène des personnalités fortes comme Hélène Carrère d'Encausse, comme Jacqueline de Romilly, qui l'avait précédée à l'Académie, ou comme Simone Veil, qui les avait suivies ; quand on sait dans quelles conditions elles avaient dû affronter le plafond de verre qui bloque sournoisement l'ascension des femmes, on hésite à leur donner des leçons. Jacqueline, Hélène et Simone n'ont pas levé l'étendard du combat féministe, elles se sont contentées de prendre d'assaut les

citadelles que l'on croyait réservées aux hommes. Elles se sont battues comme elles pensaient devoir se battre, et en remportant des victoires elles ont ouvert la voie à d'autres générations de femmes. Pour cela, elles sont devenues, dans notre firmament, des étoiles resplendissantes, et elles le resteront.

Hélène avait l'habitude de nous dire, chaque année, avant le départ en vacances : « Il est interdit de mourir cet été ! » Nous la quittions avec des sourires de connivence, en attendant septembre. L'été dernier, elle s'est écartée de son propre précepte, nous laissant dévastés, et quelque peu orphelins.

Quand sa mort fut annoncée, début août, son image et son nom ont empli les journaux, les radios, les écrans, en France et dans le reste du monde. Nous avons pu mesurer à quel point elle était reconnue, et respectée. À notre immense tristesse s'est mêlée une légitime fierté.

Surtout lorsqu'on a évoqué l'enfance d'Hélène au sein d'une famille de réfugiés devenus apatrides, et le fait qu'elle ait appris par cœur le texte de la Constitution et les paroles de la *Marseillaise*, au moment d'obtenir la nationalité. N'est-il pas émouvant, ce pacte d'amour conclu entre une jeune femme et sa patrie adoptive ? Ce pacte disait en substance : je viens à vous avec mes origines, ma Géorgie, ma Russie, mon Église orthodoxe, et je veux aussi embrasser la France, sa langue, sa littérature, ses institutions, son histoire, et son art de vivre. Émouvant, oui, et édifiant, et même exemplaire. À sa patrie adoptive, elle avait choisi de donner sans compter, et sa patrie, en retour, lui a donné sans compter. Comment ne pas rêver d'un monde où cette adoption réciproque deviendrait la norme pour toute migration ?

Quarante ans plus tard, devenue l'éminente historienne que l'on sait, Hélène Carrère d'Encausse allait conclure un pacte d'adoption similaire avec l'Académie française, s'identifiant pleinement à elle, au point de devenir son visage et sa voix.

Elle avait une certaine idée de notre Compagnie. Ce n'est pas un hasard, disait-elle, si la France de Richelieu avait voulu fonder une institution entièrement dédiée à la langue, et ce n'est pas non plus un hasard si cette institution est encore debout, quatre siècles plus tard. La langue, pour la France, ce n'est pas simplement une langue, c'est le fondement de la citoyenneté, c'est le ciment de la nation et le véhicule

séculaire des idéaux qu'elle porte, et c'est l'expression la plus éclatante de son rayonnement dans le monde. Défendre et illustrer la langue française, c'est une tâche intemporelle, qui transcende toutes les époques et tous les régimes politiques, Hélène s'y est consacrée avec passion. Elle voulait terminer la neuvième édition du *Dictionnaire de l'Académie*, et elle y est quasiment parvenue. Elle nous a quittés à la lettre Z.

Souvent elle s'indignait des outrages faits à la langue, des tournures fautives qu'elle entendait, et des usages abusifs d'expressions anglaises, ou supposées telles, qui sont censées donner aux locuteurs une apparence de modernité. Elle s'indignait aussi, pour avoir longtemps été professeur, de ce qu'elle voyait comme un effondrement du niveau de l'enseignement, celui du français comme des autres matières, et de l'effondrement parallèle du statut social des enseignants, comme de leurs conditions d'existence. Les sociétés humaines qui ne mettent pas leurs enseignants à l'honneur s'enfoncent tôt ou tard dans l'ignorance, dans le chaos et dans la barbarie.

Par fierté, et par élégance morale, Hélène évitait de parler de déclin, de régression ou de décadence, mais il est certain que le monde qu'elle contemplant au crépuscule de sa vie ne ressemblait pas beaucoup à celui dont elle avait rêvé dans sa jeunesse. Un sentiment que beaucoup d'entre nous partagent, je suppose.

Certains répliqueront sans doute qu'il en a toujours été ainsi, pour tous nos congénères, depuis l'aube des temps. À vrai dire, je ne le crois pas. Nous avons beaucoup moins d'excuses que ceux qui nous ont précédés. Nos ancêtres n'avaient pas les moyens de combattre les fléaux qui frappaient l'espèce humaine. Nous, grâce aux avancées prodigieuses des sciences et des techniques, nous pourrions parfaitement nous débarrasser, une fois pour toutes, de l'illettrisme, de la pauvreté, de la plupart des maladies, et de mille autres calamités. Nous le pourrions, mais nous ne le faisons pas.

À tout le moins, nous pourrions instaurer un *modus vivendi* entre les diverses composantes de nos sociétés. Et aussi entre les nations, petites et grandes. Mais cela non plus, nous ne le faisons pas. C'est comme si l'humanité dans son ensemble venait d'atteindre, en matière de gouvernance, son seuil d'incompétence.

Lorsqu'un conflit se déclenche, il se prolonge indéfiniment. Lorsqu'un danger pointe à l'horizon, même s'il menace la survie de notre planète, nous sommes incapables de nous mobiliser pour y faire face. Toutes les bombes à retardement, qu'elles soient climatiques, démographiques, identitaires, ou bien issues des dérapages de la technologie, toutes sont là devant nous, sur la route de l'avenir, la route que devront emprunter nos enfants et nos petits-enfants ; nous savons parfois détecter ces bombes, mais nous sommes incapables de les désamorcer avant qu'il ne soit trop tard.

Le monde d'aujourd'hui est comme un véhicule dont l'unique système de freinage est d'entrer dans le mur.

Face à cet égarement, et face à la férocité du monde, nous nous sentons forcément impuissants. Mais il ne servirait à rien de s'installer dans la résignation et le découragement. Sans doute y a-t-il, de nos jours, sous tous les cieux, dans toutes les communautés humaines, un gigantesque désarroi, mais il est encore possible qu'il débouche sur un sursaut salutaire. C'est à cet espoir qu'il faut s'accrocher et, à notre modeste échelle, nous pourrions y contribuer. Le monde a besoin de cathédrales laïques comme celle-ci, de lieux d'élévation et de sérénité où l'on puisse réfléchir, débattre, imaginer, échafauder des solutions, en prêtant une oreille attentive aux murmures de notre époque, mais sans se laisser assourdir par son vacarme, ni se laisser intimider par ses pénibles injonctions.

Sous cette vénérable Coupole, dans les cinq académies sœurs qui forment l'Institut de France, il y a des femmes et des hommes entièrement dédiés au savoir, à l'écriture, à la recherche, et à la création. Notre priorité, en ces temps de confusion et de tumulte, c'est d'offrir à nos concitoyens, et à tous nos contemporains, un havre de sérénité, de sagesse, de bon discernement, et même, pourquoi pas, un haut lieu de crédibilité intellectuelle et de conscience morale.

C'est de cette manière, me semble-t-il, que notre mission intemporelle devrait être accomplie en ce siècle. C'est ainsi que nous pouvons témoigner de notre fidélité envers celles et ceux qui nous ont précédés. Et je songe aujourd'hui, en premier, à notre incomparable Hélène Carrère d'Encausse.